

Brèves littéraires

Brèves

Le jeu du chat et du rat

Stéphane Chénier

Numéro 68, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4900ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chénier, S. (2004). Le jeu du chat et du rat. *Brèves littéraires*, (68), 30–35.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

STÉPHANE CHÉNIER

Le jeu du chat et du rat

Je n'avais que deux ans quand mon père a ramassé sa valise dans l'escalier. Je ne l'ai revu que deux fois. La deuxième fois c'est voilà quelques jours. Mon parrain venait de mourir. Il était le beau-frère de mon père. Trois jours plus tard, il fallait me rendre au salon funéraire. J'aurai bientôt trente-cinq ans et je ne m'y ferai jamais. Je déteste me retrouver dans ce genre d'endroit. Tout le monde vous dévisage cherchant qui vous pourriez bien être : « Ah ! Je crois que c'est le fils de... ». « Non, non, vous n'y êtes pas du tout, c'est le fils de... » C'est dans ce lieu que j'ai revu mon père. Après une absence de quinze ans. Il était assis à l'autre extrémité de la salle du salon funéraire. Il ne me regardait pas. Sa conjointe parlait sans arrêt. À grands gestes, elle coupait l'espace devant elle. Les gens la regardaient, essayant de se concentrer sur ce qu'elle disait. Un homme, cheveux blancs, un front jusqu'au sommet du crâne, faisait celui qui comprenait en hochant continuellement la tête. Une vieille dame aux jambes enflées luttait contre le sommeil. Mon père jetait un regard calme aux autres. Il portait une attention particulière à m'éviter. Quinze années avaient coulé dans les égouts ; des années à oublier. Et il semblait toujours se désintéresser autant de moi. Il y a quinze ans, il ne m'avait rencontré que le temps d'un dîner :

« Désolé, je n'ai qu'une demi-heure. Comment ça va au cégep ?

— Ça va.

— Tu as bien mangé ? ... Non, non, laisse faire, c'est moi qui paye. Tu voudrais bien dire à ta mère qu'elle arrête de m'appeler. Ma blonde n'apprécie pas.

— O.K. Je le lui dirai. »

Aujourd'hui, en me revoyant, il aurait pu tenter un rapprochement. Nous qui semblons condamnés à ne nous rencontrer qu'aux quinze ans. Je dois certainement en demander trop. Il a sa petite vie. Avec sa blonde, son travail, il en a par-dessus la tête. Si, en plus, il faut qu'il ait son fils en travers de son chemin, il risque de tomber en dépression, le pauvre homme. Moi, j'avais souffert de la pauvreté pendant tout ce temps. Jamais il ne s'était porté à mon secours. Jamais un coup de téléphone. Rien. J'étais encore plus pauvre que Job. Je me faisais relancer à tous les mois pour mes comptes en retard. Je me demandais sans cesse à quoi servait la vie. À quoi servait de me démener. À quoi servait de vivre, si c'était pour échouer à répétition.

J'ai relevé la tête. Je le voyais à côté de son moulin à paroles. Elle s'énervait encore devant son public. Mon père semblait terriblement s'ennuyer. Depuis son entrée, il n'avait parlé à personne. J'ai pensé qu'il faudrait bien que je tente une approche, histoire de lui changer les idées. De lui mettre le sourire au visage. De lui permettre de se taper sur les cuisses, grâce à de bonnes blagues. De le voir se rouler par terre en se tenant le ventre. De le faire mourir de rire. Les gens braquaient leurs énormes yeux sur moi. Tous,

sans exception. Ils se souriaient malicieusement. (Regarde-le bien. Son père va le virer à coups de pieds au derrière.) Mais c'était moi le plus fort. Leur expression de découragement ne m'atteignait pas. (Allez tous vous faire foutre.) Danton disait: « De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace. » Alors, je devins audacieux: s'il descendait à la machine distributrice, je le suivais. S'il se levait pour aller téléphoner, je me levais pour aller téléphoner. S'il changeait de chaise pour me tourner le dos, je me plaçais pour être face à lui. Je le coinçais. Il finirait par craquer. Le front-jusqu'au-sommet-du-crâne m'a bousculé. Il s'est excusé en s'éloignant. Il a fait marche arrière et m'a demandé:

« Êtes-vous le fils de Jacqueline ? » Mon père en a profité pour se faufiler. Déçu, je me suis appuyé au chambranle de la porte.

Jamais je n'avais vu autant de monde pour l'exposition d'un mort, sauf dans le film *Le Cuirassé Potemkine*. Deux cents personnes, au bas mot, étaient entassées. Les employés s'étaient vus dans l'obligation d'agrandir la salle. Ils avaient tiré les immenses portes accordéon. D'un même élan de curiosité, les visiteurs s'étaient tous retournés. Tous sauf une personne. Mon père. Il semblait craindre que le chat ne profite de ce moment de diversion pour le coincer définitivement. Sans perdre de temps, il a sorti son paquet de cigarettes et est descendu fumer. Sa blonde a couru derrière lui, trébuchant au passage sur une couronne mortuaire. Elle s'est remise d'aplomb, a secoué sa robe de la paume de sa main, a relevé le nez orgueilleusement et s'est réfugiée au sous-sol, tout comme mon père. Un de mes cousins et moi

avons ramassé la couronne. Ensuite, je suis allé jeter un œil en bas. Mon père m'a aperçu. Il a écrasé et s'est apprêté à remonter, immédiatement suivi par sa groupie. Faisant semblant de rien, la tête penchée, je me suis mis en travers de son chemin. Tout mon bras droit s'est écrasé sur sa poitrine. J'ai senti comme une décharge électrique. Il s'est tassé sans daigner me regarder et s'est engagé dans l'escalier.

Enfin, nous avons eu notre premier contact.

Je me suis approché d'une machine distributrice. Le café coulait dans le gobelet. J'étais hypnotisé. J'ai déposé mon café sur une table. Je me suis laissé tomber dans un fauteuil capitonné. Et j'ai rêvé de pêche. Nous deux dans une embarcation sur un lac à l'eau calme, le soleil se couchant sur les montagnes. Nous deux debout dans la chaloupe, pêchant en pensant au bon repas que nous allions nous partager, les bonnes blagues que l'on se raconterait autour du feu pendant que les poissons rôteraient dans le papier d'aluminium, les bières qu'on dégusterait en riant. Je l'entendrais roter et lâcher des vents.

Ça m'a fait penser au fait suivant : jamais je ne l'avais entendu uriner. Pour un garçon, il est important de surprendre le son que produit l'urine de son père en éclaboussant l'eau de la cuvette. Pas une seule fois, je ne l'ai entendu. Toutes les fois, c'était mes frères que j'entendais. Mais mon père ? Jamais.

Cela m'a fait étrange comme sensation. Avec mon père, je n'ai eu droit à aucune intimité. Aucune anecdote faisant que nous nous sentions familiers. Nous étions loin de la solidarité des familles italiennes. Je ressentais un vide apeurant. Le gouffre.

Tout à l'intérieur de moi était vide. J'étais à zéro dans mes relations avec lui. La première fois ne comptait pas.

Le lendemain, résolu à tout tenter pour nous lier d'amitié, je suis entré en conquérant au salon funéraire. Je suis allé rejoindre les gens dans la chapelle. J'arborai un air décidé. Rien n'aurait pu me faire dévier de mon objectif. Tête haute, nez au vent, poitrine gonflée, j'allais droit devant moi. On m'a adressé des regards offusqués. J'en comprenais la raison. Mais je devais agir prestement. Je ne voulais pas attendre le prochain décès. On ne sait jamais. Ça pourrait prendre du temps. Nous ne sommes pas en Afghanistan ou en Irak : l'espérance de vie est plus élevée ici. Souffle retenu, j'écoutais le curé. Sans l'entendre. Mon attention était focalisée sur mon objectif. Je faisais le vide dans ma tête. Je croyais que ça aurait été plus simple. Ma mère m'a souvent répété que j'avais la même tête de linotte que mon père.

Il fallait que je continue de retenir mon souffle. Ça m'aidait à faire le vide. Le curé n'arrêtait pas de parler. Je commençais à avoir mal à la tête. Le prêtre semblait ne jamais vouloir s'arrêter. Je n'en pouvais plus. J'ai tout relâché. Et je me suis étouffé. Je toussais comme un fumeur invétéré après une course à obstacles. Les poumons voulaient se frayer un passage par la gorge et me sortir par la bouche. On m'a regardé en serrant les dents. Je voyais bien qu'ils fulminaient. J'ai déguerpi au sous-sol.

J'avais terriblement honte. Quel être stupide je fais ! Qu'est-ce que mon père va penser de moi ? J'ai brûlé ma dernière chance. Tant pis pour toi, couillon !

Terminus, l'enfer !

Dans une salle attenante au fumoir, ma marraine avait commandé un buffet. Sans me regarder, les gens y sont entrés. Je grignoterais un truc ou deux et m'en irais sans faire de bruit. Comme un chien trop souvent battu. Comme un Proust déserté par ses souvenirs.

J'ai pris la place tout à côté de mon père. Lentement, le nez dans mon assiette, j'ai espéré... mais tout avalé. Je suis remonté. J'ai poussé la porte et me suis retrouvé dans la rue.